# Vivre, exister

## I. Vivre et exister : question de définitions…

Au sens courant, « vivre » et « exister » peuvent être assurément tenus pour synonymes. Le vivant « vit », il « existe », cela paraît dire la même chose, à savoir le simple fait, pour un organisme donné, d'être, de durer, d'agir ou d'être réceptif, bref : de ne pas être mort. Cela étant, il est aisé d'y voir une différence. « Exister » semble en effet dire quelque chose de plus que « vivre ». Car la vie désigne en priorité l'activité organique du vivant ; cela se réfère d'abord à l'exercice des fonctions physiques ou corporelles de base : par exemple, on dira de l'animal dont le cœur bat, dont le sang circule ou dont la respiration se fait spontanément, qu'il « vit ». De ce point de vue élémentaire, la vie est ce qui maintient la cohésion, l'organisation, le fonctionnement d'un organisme ; et elle fera l'objet de la « biologie » ou d'une science naturelle. L'« existence », en revanche, prise en un sens plus serré, dit autre chose, qui paraît ne plus valoir, cette fois, que pour l'homme. Prenons ces quelques expressions qu'on pourrait entendre : « j'ai besoin d'exister », « je me sens exister », etc. Il est clair qu'elles impliquent un sens pour « existence » qu'on ne saurait appliquer à la plante ou à l'animal : l'existence, ici, ne vaut plus pour la vie dans sa dimension organique ; elle n'a pas un sens biologique ; elle désigne une manière d'être proprement humaine : l'homme ne vit pas seulement, il existe. Qu'est-ce à dire ? Plusieurs réponses sont évidemment possibles. On en propose quelques-unes.

Que l'homme existe, cela signifie d'abord que son être ne se joue pas tout entier dans sa vie biologique. Il ne suffit pas à l'homme d'avoir un corps organiquement vivant pour être homme : c'est un être de culture, nécessairement éduqué ; un être politique, social, un être de valeurs pour lequel, précisément, en raison de ces dépendances et de ces possibilités, l'accomplissement de son être ne va pas de soi. L'existence se joue dans l'espace ouvert par cette indétermination. Mais cela suppose un autre élément : la conscience. L'homme vit et il le sait, et cette subjectivité (qui fait retour sur elle-même) est constitutive de l'existence. Cette conscience, qui en fait plus qu'un vivant, rend problématiques au moins deux choses : son apparition, le fait même qu'il soit, et la possibilité, ou plutôt la certitude de sa disparition. L'homme vit, et devra nécessairement mourir ; mais il existe dans la mesure où il s'étonne de son être et se saisit comme être-pour-la-


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Vivre, exister

mort. C'est ce qu'indique Schopenhauer dans un texte célèbre de son livre *Le monde comme Volonté et comme Représentation* :

> « Excepté l'homme, aucun être ne s'étonne de sa propre existence ; c'est pour tous une chose si naturelle qu'ils ne la remarquent même pas. La sagesse de la nature parle encore par le calme regard de l'animal ; car, chez lui, l'intellect et la volonté ne divergent pas encore assez, pour qu'à leur rencontre, ils soient l'un à l'autre un sujet d'étonnement. […] C'est seulement avec l'apparition de la raison, c'est-à-dire chez l'homme, que l'essence intime de la nature s'éveille pour la première fois à la réflexion ; *elle s'étonne de ses propres œuvres et se demande à elle-même ce qu'elle est*. Son étonnement est d'autant plus sérieux que, pour la première fois, elle s'approche de la mort avec une pleine conscience, et qu'avec la limitation de toute existence, l'inutilité de tout effort devient pour elle plus ou moins évidente. »

## II. L'existence : la vie qui se dépasse dans la conscience de vivre

L'existence revêt donc une dimension « métaphysique » que la vie n'a pas ; *l'existence, c'est la vie de l'être qui s'étonne de son être puis conçoit et redoute sa mort*. Exister, c'est donc être soustrait à la linéarité facile d'un déploiement exclusivement biologique ; dans la vie de l'homme, tout n'est pas donné, tout n'est pas qu'affaire de déroulement, il faut faire soi-même et, en faisant, se faire. C'est par ce biais que Sartre donne un sens fort à la notion d'existence. On pourrait dire que « vivre » consiste à dérouler un programme ; exister, en revanche, consiste à se faire être. Or c'est le lot de l'homme qui, dit Sartre, n'a pas d'essence, ou pas d'essence préalable. L'homme n'est pas l'actualisation, l'accomplissement d'une essence déjà donnée, comme si sa vie devait n'être que le dépliement de cette base fondamentale et indépassable. L'homme, dit Sartre, n'est, d'abord, *rien* : ce qu'il est, c'est ce qu'il se fait ; c'est par ses actes, ses choix, ses engagements qu'il se détermine, qu'il se confère une réalité. Et il en va toujours ainsi, nécessairement, dans sa « vie » : l'homme ne peut pas revendiquer une essence, il est « condamné » à se dépasser sans cesse, à être toujours en avant de soi-même, à se pro-jeter. *L'existence est précisément le nom de cette projection, de cet auto-dépassement par les actes*. Rien n'est donné : un chien ne sera jamais qu'un chien, conformément à son essence de chien. Un homme ne dépend pas d'une essence générale d'homme ; sa « vie », c'est la contingence, le possible, et


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

il n'a pas d'autre choix que d'agir, puis de transcender le donné. Il *ex-iste*, dit Sartre : c'est-à-dire qu'il est en avant de lui-même, toujours hors de soi, dans le dépassement, jamais stable dans une essence (étymologiquement, d'ailleurs, exister veut dire : se dresser hors de, surgir de terre, apparaître). L'existence, qui précède l'essence, est le nom de ce nécessaire mouvement d'invention permanente qui caractérise le mode d'être de l'homme. Voici l'un des textes les plus fameux de Sartre, tiré de sa conférence *L'existentialisme est un humanisme* :

> « L'existentialisme athée que je représente est plus cohérent. Il déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme ou, comme dit Heidegger, la réalité humaine. Qu'est-ce que signifie ici l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est seulement, non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il se conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence ; l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. »

### *III. L'existence comme propre de l'homme*

Dans *Sens et Non-Sens*, Merleau-Ponty développe un peu autrement cette idée « nouvelle » de l'existence humaine ; il la définit ainsi :

> « L'existence, au sens moderne, c'est le mouvement par lequel l'homme est au monde, s'engage dans une situation physique et sociale qui devient son point de vue sur le monde. »

L'existence désigne là encore le mode d'être de l'homme, son mode d'être *au monde*. L'homme n'est ni une chose parmi les choses (et il n'est pas un vivant comme les autres), ni une super-conscience désengagée qui serait en mesure de connaître et d'évaluer le monde de l'extérieur. L'homme est dans le monde, par son corps, mais tâche, nonobstant cette limitation, de le connaître et de le modifier. Exister, c'est, par cet engagement déterminé, ne cesser d'agir sur


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021



l'entourage naturel et social. L'homme ne « vit » pas dans le monde ; il y est « engagé », et c'est en cela qu'il existe.

Voici le texte dans son entier qui, par sa définition de l'existence, radicalement disjointe de la simple notion de « vivant », défend une morale de l'engagement. Sur la question du rapport entre l'homme et son entourage naturel et social, écrit Merleau-Ponty :

> « Il y a deux vues classiques. L'une consiste à traiter l'homme comme le résultat des influences physiques, physiologiques et sociologiques qui le détermineraient du dehors et feraient de lui une chose entre les choses. L'autre consiste à reconnaître dans l'homme, en tant qu'il est esprit et construit la représentation des causes mêmes qui sont censées agir sur lui, une liberté acosmique. D'un côté l'homme est une partie du monde, de l'autre il est conscience constituante du monde. Aucune de ces deux vues n'est satisfaisante. A la première on opposera toujours après Descartes que, si l'homme était une chose entre les choses, il ne saurait en connaître aucune, puisqu'il serait, comme cette chaise ou cette table, enfermé dans ses limites, *présent* en un certain lieu de l'espace et donc incapable de se les *représenter* tous. Il faut lui reconnaître une manière d'être très particulière, l'être intentionnel, qui consiste à viser toutes choses et à ne demeurer en aucune. Mais si l'on voulait conclure de là que, par notre fond, nous sommes esprit absolu, on rendrait incompréhensibles nos attaches corporelles et sociales, notre insertion dans le monde, on renoncerait à penser la condition humaine. Le mérite de la philosophie nouvelle est justement de chercher dans la notion d'existence le moyen de la penser. L'existence, au sens moderne, c'est le mouvement par lequel l'homme est au monde, s'engage dans une situation physique et sociale qui devient son point de vue sur le monde. Tout engagement est ambigu, puisqu'il est à la fois l'affirmation et la restriction d'une liberté : je m'engage à rendre ce service, cela veut dire à la fois que je pourrais ne pas le rendre et que je décide d'exclure cette possibilité. De même mon engagement dans la nature et dans l'histoire est à la fois une limitation de mes vues sur le monde et ma seule manière d'y accéder, de connaître et de faire quelque chose. Le rapport du sujet à l'objet n'est pas ce *rapport de connaissance* dont parlait l'idéalisme classique et dans lequel l'objet apparaît toujours comme construit par le sujet, mais un *rapport d'être* selon lequel


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

paradoxalement le sujet est son corps, son monde et sa situation. »

### *IV. L' ek-sistence chez Heidegger*

Pour finir, voici deux textes de Heidegger, extraits de sa *Lettre sur l'humanisme*, qui soulignent la nécessité de distinguer l'*ek-sistence* comme propre de l'homme.

> « D'une façon générale, sommes-nous sur la bonne voie pour découvrir l'essence de l'homme, lorsque nous définissons l'homme, et aussi longtemps que nous le définissons, comme un vivant parmi d'autres, en l'opposant aux plantes, à l'animal, à Dieu ? On peut bien procéder ainsi ; on peut, de cette manière, situer l'homme à l'intérieur de l'étant comme un étant parmi d'autres. Ce faisant, on pourra toujours émettre à son propos des énoncés corrects. Mais on doit bien comprendre que par là l'homme se trouve repoussé définitivement dans le domaine essentiel de l'animalitas, même si, loin de l'identifier à l'animal, on lui accorde une différence spécifique. Au principe, on pense toujours l'*homo animalis*, même si on pose l'*anima* comme *animus sive mens*, et celle-ci, plus tard, comme sujet, personne ou esprit. Une telle position est dans la manière de la métaphysique. Mais, par là, l'essence de l'homme est appréciée trop pauvrement ; elle n'est point pensée dans sa provenance, provenance essentielle qui, pour l'humanité historique, reste en permanence l'avenir essentiel. La métaphysique pense l'homme à partir de l'*animalitas*, elle ne le pense pas en direction de son *humanitas*. »

L'idée est la suivante : on définit toujours l'homme, dit Heidegger, par rapport à l'animal, ou à l'animalité (*animalitas*), ou encore, plus largement, par rapport au vivant : l'homme serait fondamentalement un vivant ou un animal parmi d'autres, qu'on distinguerait cependant par une différence spécifique : sa « rationalité ». Quelles que soient les nuances apportées à cette définition au cours de l'histoire, cette approche revient toujours au même : on considère qu'on peut inclure l'homme dans l'ensemble vaste des « vivants », qu'on doit le faire, même, pour le définir, même si on entend l'opposer aux plantes, à l'animal ou à Dieu. Or, demande Heidegger, a-t-on raison de le faire ? L'homme n'est-il qu'un type de vivant, un vivant de nature rationnelle ? Saisit-on correctement ce qu'est l'homme en l'abordant ainsi ? La métaphysique l'a cru, répond le phiosophe allemand ; mais elle se trompait. Tant qu'on s'en tient à cette perspective qui fait du vivant le genre


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Vivre, exister

de l'homme, on dira certes quelque chose de lui, mais on en ratera l'essence. Autrement dit, *l'essence de l'homme ne peut pas se concevoir à partir de la vie* ; l'essence de l'homme ne peut pas être conçue sur la base d'une conception de l'homme comme être vivant. Ce n'est pas le vivre, ou un simple mode du vivre, qui peut dire ce qu'est l'homme. Qu'est-ce alors ? C'est ce que Heidegger appelle « l'ek-sistence ». Seul l'homme a en propre cette manière d'être, et c'est à partir de cela, rompant avec la métaphysique, qu'il faut l'appréhender. Être, pour l'homme, c'est *ek-sister*, et non pas vivre. Voilà ce qu'il faut expliquer.

> « L'ek-sistence ne peut se dire que de l'essence de l'homme, c'est-à-die de la manière humaine d' « être » ; car l'homme seul est, pour autant que nous en ayons l'expérience, engagé dans le destin de l'ek-sistence. C'est aussi pourquoi l'ek-sistence ne peut jamais être pensée comme un mode spécifique parmi d'autres modes propres aux vivants, à supposer qu'il soit destiné à l'homme de penser l'essence de son être, et non pas seulement de dresser des rapports sur sa constitution et son activité, du point de vue des sciences naturelles ou de l'histoire. Ainsi ce que nous avons attribué à l'homme, partant d'une comparaison avec l'animal, comme *animalitas*, se fonde elle-même dans l'essence de l'ek-sistence. Le corps de l'homme est quelque chose d'essentiellement autre qu'un organisme animal. L'erreur du biologisme n'est pas surmontée du fait qu'on adjoint l'âme à la réalité corporelle de l'homme, à cette âme l'esprit, et à l'esprit le caractère existentiel, et qu'on proclame plus fort que jamais la haute valeur de l'esprit… pour tout faire retomber finalement dans l'expérience vitale, en dénonçant avec assurance le fait que la pensée détruit, par ses concepts rigides, le cours de la vie et que la pensée de l'Être défigure l'existence. Que la physiologie et la chimie physiologique puissent étudier l'homme comme organisme du point de vue des sciences naturelles ne prouve nullement que dans ce « caractère organique », c'est-à-dire dans le corps expliqué scientifiquement, repose l'essence de l'homme. Autant vaudrait prétendre enfermer dans l'énergie atomique l'essence de la nature. Il se pourrait bien plutôt que la nature celât précisément son essence dans le côté qu'elle offre à la domination technique par l'homme. Pas plus que l'essence de l'homme ne consiste à être un organisme animal, cette insuffisante détermination essentielle de l'homme ne se laisse éliminer ni réduire, du fait qu'on a doté l'homme d'une âme immortelle, d'une faculté rationnelle, ou du caractère qui en fait une personne. A chaque


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

> fois, on est passé à côté de l'essence, et cela en raison même du projet métaphysique. Ce que l'homme est, […] repose dans son ek-sistence. […] La phrase veut dire que l'homme déploie son essence de telle sorte qu'il est le « là », c'est-à-dire l'éclaircie de l'Être. »

Pour dire ce qu'est l'homme, pour délivrer son essence, il faut poser que l'homme, seul, *ek-siste*. Cela désigne, en effet, une manière d'être dont ni la plante ni l'animal ne sont capables. Par conséquent, tant qu'on raisonne sur l'homme en « biologiste », tant qu'on l'appréhende comme « organisme » animal, on fait fausse route. Et il ne suffira pas de dire que l'homme est une personne, qu'il a une âme immortelle, etc., car cela ne change rien à l'erreur de base qui, encore une fois, consiste à l'englober d'emblée dans le genre des vivants. Soit. Mais que signifie « ek-sister » ? Quelle est cette manière d'être proprement humaine que la métaphysique n'a pu saisir ? La réponse de Heidegger est notoirement complexe, on se contente ici d'en retenir un élément : « ek-sister », pour l'homme, consiste à entretenir un certain rapport avec ce que Heidegger appelle « l'Être » : un rapport de dévoilement, d'éclaircissement ; l'homme est cet être pour lequel il en va, dans son être, de l'Être, pour lequel il est question de l'Être dans son être. C'est là qu'est sa singularité, irréductible à la notion de vivant.

**J.-B. Brenet, agrégé de philosophie,**
ancien élève de l'ENS,
maître de conférences à l'Université de Nanterre


© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021